

LA MÉMOIRE DE LA DÉCENNIE NOIRE DANS LA LITTÉRATURE ALGÉRIENNE FRANCOPHONE : DU TRAUMATISME À LA RÉSILIENCE

THE BLACK DECADE'S MEMORY IN ALGERIAN FRANCOPHONE LITERATURE: FROM TRAUMATISME TO RESILIENCE

Mohamed BOUCHELTA¹

Université Larbi Ben M'hidi-Oum El Bouaghi / Algérie
bouchelta481@gmail.com

Résumé : Les années 1990 constituent un tournant dans la vie psychologique et sociale des Algériens dans la mesure où elles laissèrent un traumatisme indicible. La littérature algérienne francophone, fidèle à son devoir de mémoire, plonge au cœur des années de braise pour en véhiculer une représentation. De *La Malédiction* (1993) de Rachid Mimouni, à *L'étrave* (2017) de Nabil Farès, en passant par *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) de Youcef Merahi et *Des pierres dans ma poche* (2015) de Kaouther Adimi, les auteurs de générations et de formations distinctes nous emmènent aux fins fonds de la violence ayant mis un peuple au bord de l'abîme. La réappropriation d'une mémoire aussi traumatique ne serait pas possible sans la mise en exergue d'une capacité de résilience dont témoigne l'étude des personnages.

Mots-clés : Mémoire, violence, traumatisme, exil, résilience

Abstract : The 1990s constitute a turning point in the psychological and social life of Algerians insofar as they left an unspeakable trauma. Algerian francophone literature, faithful to its duty of memory, plunges into the heart of the years of embers to convey a representation about the trauma. From *La Malédiction* (1993) by Rachid Mimouni, to *L'Etrave* (2017) by Nabil Farès, via *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) by Youcef Merahi and *Des pierres dans ma poche* (2015) by Kaouther Adimi, the authors, issued from distinct generations and formations take us to the depths of the violence that has put a people on the brink of the abyss. The appropriation of such a traumatic memory would not be possible without highlighting a capacity for resilience as evidenced by the study of the principal protagonists.

Keywords : Memory, violence, traumatisme, exile, resilience.

* * *

Au cours des années 1990, l'Algérie avait connue l'une des pages les plus sombres de son Histoire : la décennie noire. Pendant cette période, les Algériens subissaient, pendant plus de dix années, un traumatisme qui n'a pas été sans conséquence sur l'écriture fictionnelle.

En dépit de l'adversité du trauma engendré par une décennie terroriste s'étalant sur une période de plus de dix années, plusieurs étaient les écrivains qui ont écrit pendant cette période ou du moins sur cette période-là.

¹ Auteur correspondant : Mohamed Bouchelta ; bouchelta481@gmail.com

Rachid Mimouni, nous a, en effet, écrit *La Malédiction* (1993), un roman qui longe les premières années de la braise. Revenant également à la terreur qui planait sur l'Algérie des années 1900, Youcef Merahi retrace dans *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) l'itinéraire erratique de tout un pays. Et ce, en mettant en scène le débousollement de son personnage principal : « Boussad ». La jeune écrivaine Kaouther Adimi, dans son roman *Des pierres dans ma poche* (2015), met en scène une génération, la sienne, qui se cherche entre deux mondes, entre deux temps : un monde archaïque considéré comme dépassé car il est en déphasage complet par rapport à la modernité ; tandis que l'autre chaotique car marqué encore par les blessures de la décennie noire. Après avoir pris de la distance qu'il faut, Nabil Farès revient à, entre autres, la décennie terroriste dans un roman publié à titre posthume sous un titre hautement symbolique, à savoir : *L'étrave ou voyage à travers l'islam* (2017).

Par ailleurs, tous les romans ici analysés fournissent une véritable fresque psychologique donnant à voir les séquelles traumatiques qu'avaient laissées les années 1990 sur l'esprit et le vécu de l'Algérien. C'est d'ailleurs ce qui s'illustre à travers l'itinéraire erratique des auteurs-personnages. Tous ces textes, en dépit des différences quant au contexte d'écriture ou de publication, convergent vers l'écriture d'une mémoire de la violence qu'avait subie l'Algérie des années 1990. Loin de recenser les faits historiques marquants, une tâche propre aux historiens ; les romans sur lesquels porte notre étude tentent à écrire l'indicible.

De ce constat découle une question pertinente : comment écrire le traumatisme dans la mesure où la violence inhérente à la décennie noire relève de l'irracontable ? En d'autres termes, comment écrire la mémoire au milieu de l'adversité du traumatisme ?

Nous supposons que l'étude symptomatique du traumatisme saura éclairer les traits de cette mémoire qui peine à trouver ses mots. Nous émettons également une autre hypothèse selon laquelle, la mémoire traumatisante ne pourrait être transmise, en fiction, en dehors d'un processus de résilience. Mettre des mots sur les maux serait dans ce cas la quête essentielle vers laquelle tendent les auteurs-personnages dans les romans ici étudiés.

Notre étude vise à établir des liens entre les itinéraires des différents personnages pour formuler une idée, non pas exhaustive, sur la mémoire collective inhérente à la période historique en question (1990-2000). Par ailleurs, nous ambitionnons à montrer que la littérature algérienne d'expression française, en dehors de sa fonction poétique, joue un rôle de premier plan non pas seulement dans l'écriture des hantises qui tracassent la société mais aussi dans le parangon qu'elle propose pour affronter l'adversité de la vie.

Pour élucider la problématique posée, notre étude sera centrée sur une étude psychologique des personnages. Dans un premier temps, nous les analyserons à la lumière de la notion du syndrome de stress post-traumatique. Ceci nous permettra en effet d'identifier les signes traduisant le traumatisme provoqué par la décennie meurtrière en Algérie. En ce faisant, nous aurons les traits psychologiques qui se déteignent sur la mémoire des personnages. Toutefois, par souci d'économie, nous clarifions que nous ne mentionnons pas tous les symptômes révélateurs d'un trouble de stress post-traumatique. Sera uniquement mis en exergue la notion de l'exil psychologique dont font preuve tous les

personnages de notre corpus. L'exil sera alors considéré comme l'aboutissement du traumatisme engendré par les années de braise.

Dans un second temps, nous allons quérir les traces du discours de résilience dans les textes de notre corpus. A ce stade, nous nous concentrons uniquement sur un mécanisme défensif considéré comme capital pour un déclenchement de tout processus de résilience. Il s'agit, au fait, du refuge dans l'Autre.

Mais avant de procéder à l'étude des personnages, nous ferons un survol de deux points que nous considérons éclairants pour mener à bien notre travail. Le premier concerne la période historique (1990-2000). Par une étude historiographique nous allons justement dresser un inventaire, non point exhaustif, des faits historiques marquants la période en question. Au cours du second point, nous résumerons les romans analysés. Ceci nous permettra ainsi de donner une vue plus au moins perçante sur le corpus étudié.

1. Survol sur la décennie noire en Algérie (1990-2000)

La décennie noire algérienne trouve ses origines dans les événements du 05 octobre 1988, lorsque des milliers de jeunes sont massivement descendus dans la rue pour réclamer des réformes politiques dans le pays. À l'espace de quelques heures, l'élan juvénile se transforma en des émeutes meurtrières.

En dépit de l'état de siège décrété le 06 octobre, les manifestations se poursuivent jusqu'au 10 du même mois. Conséquemment, plusieurs victimes furent enregistrées des deux côtés : celui des forces de sécurité et celui de la population civile. En dehors des pertes humaines produites, des biens publics furent endommagés par des saccageurs.

En février 1989, répondant aux revendications populaires, le chef de l'exécutif Chadli Bendjedid approuve une troisième constitution suite un référendum. La nouvelle constitution apporte plusieurs réformes dont l'instauration du multipartisme semble être la plus remarquable dans la mesure où cette décision met fin au monopartisme qui caractérise la scène politique algérienne depuis 1962.

D'autres Partis allaient donc partager la scène politique avec le FLN : le « Parti-roi ». Mais le plus redoutable d'entre tous les partis politiques nouvellement créés était bel et bien le Front Islamique du Salut (FIS) dont les idéaux étaient fortement soutenus par la population.

Le 18 février 1989, ce parti ultraconservateur est créé dans une mosquée à Alger. À sa tête, il y'avait deux figures fondatrices : Abbassi Madani et Ali Belhadj. Le discours des chefs du parti trouve une obédience très large au milieu de jeunes désœuvrés, en quête identitaire. Outre un public constitué majoritairement de jeunes chômeurs, des intellectuels arabophiles vont adhérer au projet social du Parti islamiste visant l'instauration de la charia comme unique référence dans la gestion de l'État. Il est à souligner que l'idéologie islamiste n'a pas vu le jour dans les années 90. En effet, cela

avait commencé bien avant, vers les années 40 et les années 60 comme il sera expliqué plus tard.

La large audience du FIS se confirme à deux occasions électorales. Premièrement, en 1990 lors des élections locales quand le parti d'Abbassi Madani gagne 853 communes sur un ensemble de 539 et 32 wilayas entre 48. Deuxièmement, en 1991, à l'issue du premier tour des élections législatives lorsque le FIS remporte 188 sièges sur 231.

Craignant l'avenir de l'État-nation, l'armée prend ses responsabilités en poussant le président Chadli Bendjedid à la démission le 11 janvier 1992 quelques jours avant la dissolution de l'Assemblée Nationale Populaire. Le processus électoral est ainsi arrêté. Le FIS est dissout en mars 1992. Les islamistes entrent en combat avec les forces de l'ordre mettant le pays dans le chaos total.

La radicalisation s'exprime de plus en plus nettement avec la création de l'Armée Islamique du Salut (AIS) en 1993. Cet organe militaire issu du FIS proclame le djihad non pas seulement contre les éléments de la police, de la gendarmerie ou de l'armée, mais aussi contre tout ce qui s'oppose à leur idéologie visant ainsi la mise en place d'une théocratie.

Les intellectuels de gauche furent ainsi ciblés par des assassinats. Le cas de Tahar Djaout, pour ne citer que lui, est assez révélateur. La situation s'aggrave en crescendo avec l'apparition de la GIA (Groupe Islamique Armé) qui est l'auteur de plusieurs attentats dont les plus remarquables furent : le détournement de l'Airbus reliant Alger à Marseille, les attentats de Paris et l'enlèvement des moines de Tibéhirine. Ajoutés à ces crimes ayant essentiellement pour cible des ressortissants étrangers, d'autres tueries anéantissant des villages entiers comme le cas de Bentalha qui fut l'œuvre de cette organisation sanguinaire.

Le bilan de ce conflit était très lourd. En fait, selon l'OMG de Human Rights Watch « Plus de 100 000 Algériens sont morts durant le conflit politique des années 1990. Des milliers d'autres ont « disparu ». Le nombre de victimes diffère selon les estimations des organismes spécialisés. D'après les propos recueillis par Lahouari Addi, avancés par Ali Yahya Abdennour, l'ancien président de la Ligue Algérienne de Défense des Droits de l'Homme (ADDH), le nombre de disparus a été estimé de 18 000. Par ailleurs, d'autres sources avancent le nombre de 200 000 morts lors de ce conflit, sans parler des blessés et des exilés.

2. Résumé du corpus littéraire analysé

Nous avons jugé crucial de revenir succinctement sur les romans qui seront analysés. Ainsi, nous procédons par résumer les cinq romans d'une manière ascendante selon la date de publication de chacun d'eux.

2.1. *La Malédiction* (1993) de Rachid Mimouni

La *Malédiction* est un récit d'une Algérie ravagée par la frustration, les viols des droits de l'homme, mais surtout ceux de la femme qui n'était considérée qu'un simple objet. Le pays, « mal parti », selon l'écrivain, ne cultiva pas un vrai projet de société, laissant ainsi le terrain où des herbes vénéneuses y poussent jusqu'à emporter le pays au bout du gouffre. Dans une société chaotique, naissent alors des idéologies extrémistes qui prêchent le paradis et cachent l'enfer derrière l'ignorance qu'ils portaient en eux-mêmes.

Rachid Mimouni plonge au cœur des causes d'une véritable malédiction qui déchirerait l'Algérie dont les plaies du passés étaient encore béantes. Et ce, à travers des personnages errant en vue de trouver une explication à ce qui se passait.

Ce texte met donc en scène plusieurs personnages dont le plus illustre : « Kader », un jeune obstétricien exerçant à l'hôpital d'Alger. Par son métier de médecin, « Kader » incarne l'espoir qui pourrait naître des ténèbres. L'espoir était également porté dans l'aimante du jeune médecin : « Louisa. » Intelligente, émancipée et très belle, elle était victime des atrocités subies par son père polygame et dut quitter la faculté de médecine pour cause des problèmes familiaux.

A l'hôpital où travaille Kader, il y avait aussi, un fervent adepte du projet théocratique prôné par le FIS : « El M'sili ». D'un ambulancier, sans aucun niveau intellectuel, ce dernier finit par tenir d'une main de fer les affaires de l'établissement sanitaire. « Kader » fait face à la mainmise du nouveau chef.

Après un assaut de l'armée dans la place en face de l'hôpital, occupée par les manifestants, les choses se calmèrent un peu. Mais « Hocine », le frère de « Kader », qui était à la tête d'un groupe d'extrémistes ordonna qu'on arrête son frère Kader. Une fois le jeune médecin arrêté, il reconnaît que son bourreau n'était que son frère qui lui avait révélé qu'il lui en voulait parce qu'il croyait que Kader avait commis l'inceste avec sa femme « Leïla »

Un jour, « Hocine » conduit son frère au bord de la mer où il lui prononce le verdict du tribunal islamique ayant condamné Kader à mort.

2.2. *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) de Youcef Merahi

Ce roman est scandé par deux parties. Seulement la première partie intéresse notre analyse. L'auteur y raconte le parcours d'un professeur de littérature comparée, Boussad, durant les années des cendres qu'avait connues l'Algérie. Boussad, un quinquagénaire, originaire de Tizi Ouzou, père d'une fille image appelée Daya et époux d'une femme qui ne parle pas assez nommée Ferroudja admire les écrits engagés de Tahar Djaout. Après l'assassinat de son écrivain idole, tout bouscule autour de Boussad. Ce dernier n'arrive pas à saisir la haine que portaient les obscurantistes ayant assassiné la lumière de Tahar Djaout, son intellectuel adoré.

C'est ainsi que Boussad reprend le flambeau en publiant des chroniques démasquant les laideurs de la pensée ténébreuse prônée par les islamistes. Boussad trouve dans cette activité une thérapie pour oublier le drame qui ravageait l'Algérie jusqu'au jour où il reçoit une lettre anonyme le condamnant à mort pour cause d'être socialiste. C'est là que commence une vie d'errance qui l'aurait emporté jusqu'aux rues d'Oran. Cette ville connaissait le même sort dramatique que le reste du pays. A Oran où il menait dorénavant une vie de mendiant, Boussad est baptisé « Laswed » par ses nouveaux compagnons de route : « Kada » et « Vinote ». Un jour, Laswed fait la connaissance de « Samra », une jeune belle fille très chic. Grâce à elle, Boussad renaît petit à petit de sa léthargie en faisant de l'écriture un moyen de résistance et de renaissance. Après s'être réconcilié avec soi-même, il décide de rentrer chez lui à Tizi Ouzzou.

Revenu chez lui, Boussad se rend compte qu'une dizaine de vie s'était déjà écoulé sans qu'il s'en aperçoive. Quand Boussad alla retrouver sa femme et sa fille, gendre « El Hadj M'barek », son gendre, le pourchasse définitivement, car il le jugea indigne d'une famille qu'il a froidement laissée tout au long d'une dizaine d'années.

2.3. *Des pierres dans ma poche* (2015) de Kaouther Adimi

Des pierres dans ma poche est un enchevêtrement de récits racontés par un « je » féminin sans pour autant avouer son nom. Dès le seuil du roman surgit clairement un conflit identitaire déchirant la narratrice qui faisait de continuels va-et-vient entre Alger et Paris.

Dans son deuxième roman, Kaouther Adimi retrace la trajectoire d'une jeune fille, célibataire, vacillant entre deux temps et deux mondes diamétralement opposés : la mémoire de sa petite enfance passée à Alger où les séquelles des années 1990 sont encore traumatisantes, d'un côté et la vie moderne à Paris où elle découvre un monde plus émancipé, de l'autre. Contrairement à sa fille, éprise de la lecture, la maman de la narratrice est le modèle type de la femme soumise à la tradition dont le mariage constitue une étape nodale. En plus des traumatismes légués par l'héritage de la décennie terroriste, la narratrice souffrait du discours maternel louant les vertus du mariage qui finit par devenir un véritable fardeau.

Malgré la politique de l'oubli opérée par les autorités algériennes, la terreur apportée par les années 1990 demeure si fantomatique qu'elle suivait la narratrice même à Paris. Entre le poids insupportable des traditions, d'un côté, et le traumatisme encore béant des années sombres, la narratrice entreprend une quête de reconstruction, à la fois, identitaire et mémorielle.

2.4. *L'étrave ou Voyage à travers l'islam* (2017) de Nabil Farès

Edité par les éditions Barzakh en 2017, *L'Etrave* de Nabil Farès, paru à titre posthume, fend les glaces de l'Histoire en faisant parler le silence et en interrogeant la conscience de chacun de nous. Et ce, grâce à des personnages, assez symboliques aussi bien de par leurs origines que de par leurs visions du monde.

Ahlan Blech, personnage principal, né en Algérie pendant l'époque coloniale dans une famille musulmane tricote avec les mots les traumatismes engendrés par une fausse lecture des textes islamiques dont le Coran comme le faisaient les partisans du FIS.

Par ailleurs, à travers ce roman, Nabil Farès revisite une grande partie de l'Histoire universelle pour en extraire nombre d'exactions commises çà et là à cause d'une lecture fondamentaliste des textes religieux dont la Bible. Pour combler les failles de son personnage principal né et grandi dans un milieu plus au moins fermé, Nabil Farès met en scène un autre personnage féminin appelé « Rachel » qui deviendrait par la suite la meilleure amie d'Ahlan Blech.

Ce fut donc dans la cafétéria de l'université Paris XIII Villetaneuse qu'Ahlan Blech, professeur de littératures comparées, fait la connaissance de Rachel, artiste peintre et psychanalyste, française née chrétienne en Tunisie et convertie au judaïsme par la suite. Ahlan Blech, exilé en France endurait une solitude et un vide qu'il comblerait grâce à la présence, dans sa vie, de Rachel, d'Esther mais aussi d'Anna, la petite fille de Rachel. A travers ces personnages, l'auteur mène une aventure dans l'histoire de l'Autre où il découvre des traumatismes aussi douloureux que ceux dont il souffrait. Le roman peut, de ce fait, se lire comme une réécriture de l'histoire, mais aussi comme un passeur de mémoires traumatisées.

La connaissance de l'Autre, à savoir Rachel et sa petite fille Anna, entraîna Ahlan fit poser à Ahlan Blech des questionnements existentiels tentant d'expliquer la haine prônée par les idéologies extrémistes. La souffrance qui hante l'être humain depuis la nuit des temps se répercuta non seulement sur la santé psychologique d'Ahlan Blech mais aussi sur sa santé physique.

Ainsi, il sera alité dans un hôpital à Paris pour subir une intervention chirurgicale au niveau du cœur. Dans une écriture hypnotique Nabil Farès fait jaillir une mémoire refoulée où sont transmis les douleurs qui pesaient sur le personnage : la perte identitaire, l'exil, l'exclusion. Afin de recoudre ses blessures, Ahlan Blech remet en exergue les différentes injustices administrées contre les minorités et les esprits critiques. Et ce à travers l'affection envers l'Autre mais également grâce à l'acte d'écrire.

Nabil Farès fit de son texte une poétique de la violence en montrant que ce phénomène ne fait que se reproduire, sous différents cieux dans différentes époques dont la victime est toujours l'être humain. Le texte propose en effet une vision universelle sur la violence et sur ses causes résidant essentiellement dans le cloisonnement culturel.

Fortement imbibé par des textes hébraïques, bibliques, islamiques, littéraires et philosophiques, L'Etrave jumèle toutes les cultures pour faire triompher le dialogue comme celui qui liait tout au long du récit Ahlan Blech à Rachel et à Anna. Sans dissimuler son ouverture à la culture de l'Autre, Nabil Farès résiste grâce à l'écriture contre le rejet de l'Autre qui est, selon lui, le noyau de toute forme de violence.

3. Etude psychologique des personnages sous la lumière du traumatisme

Dans ce qui suit sera éclairée la notion de stress post-traumatique. En plus d'un aperçu théorique revenant sur le contexte et la définition de la notion, seront étudiés les personnages du corpus à la lumière de ce qu'a avancé la littérature de la matière. Dans ce sens, nous n'allons pas scander notre analyse en deux volets (théorique et pratique) mais nous essayons plutôt d'expliquer la théorie inhérente à la notion de stress post-traumatique en l'appliquant à l'itinéraire des personnages. Nous signalons de ce fait que la primauté sera accordée à l'aspect pratique.

3.1. Le Syndrome de Stress Post-traumatique

Le Syndrome de Stress Post-traumatique qu'on désigne aussi par l'expression d'état de stress post-traumatique est une notion qui se veut a-théorique. Elle remplaça la notion de la « névrose traumatique » qui était élaborée essentiellement par Sigmund Freud et basée sur une conception beaucoup plus philosophique. Dans le champ de la recherche en psychologie, nous trouvons également l'emploi du sigle PTSD traduisant la formule anglaise « Posttraumatic stress disorder » qui a vu le jour aux Etats-Unis d'Amérique lorsque des psychiatres américains se sont regroupés pour traiter les vétérans de la guerre du Vietnam (Crocq, 2014).

Par PTSD, nous entendons un syndrome qui apparaît après une période de latence consécutive à un évènement traumatisant. Evelyne Josse précise, dans son livre *Le trauma psychique chez l'adulte*, que contrairement au DSM-V, délimitant la période de latence à un mois, l'apparition des symptômes de ce trouble peut être observée même après des années.

La cinquième édition du DSM, en 2015, présente ce syndrome comme faisant partie d'un grand ensemble de « Troubles liés à des traumatismes ou à des facteurs de stress ». (DSM-V, 2015)

Quant au DSM-IV, la notion y est définie comme étant « un trouble anxieux secondaire à l'exposition à un traumatisme psychique où le sujet est confronté à la mort, à une grave blessure ou à une menace de son intégrité physique, avec la réaction subjective d'une peur intense, d'un sentiment d'impuissance ou d'horreur » (APA, 2003 : 539)

On ne parle donc de PTSD que s'il y a eu une expérience traumatique dans la vie d'un sujet. Pour l'extrême violence qui la caractérisait, la décennie noire qu'avait connue l'Algérie des années 1990 semble ainsi capable de faire développer chez un individu ou un groupe donné un état de PTSD. Du moins, c'est ce que ressortirait de la lecture de notre corpus.

Dans un travail critique portant sur le stress post-traumatique, Houllé et al. (2017) relèvent les critiques faites à l'égard du DSM-IV. En s'appuyant sur des réserves exprimées par des spécialistes, les auteurs avancent que l'ouvrage de l'Association Américaine omet la dimension culturelle du sujet. En plus, le travail du DSM était critiqué pour une autre raison : en partant d'un contexte occidental, américain en l'occurrence, les concepteurs du manuel entendent surgénéraliser leurs idées sur les autres pays du monde.

Notre position par rapport à ce débat est que nous considérons que les concepts avancés par le Manuel sont, jusqu'à un certain point, applicables à l'étude de l'itinéraire des personnages de notre corpus. En mettant en application la nosographie américaine relative aux victimes du PTSD sur la trajectoire identitaire des personnages, nous ambitionnons à montrer l'universalité des concepts loin des considérations anthropologiques. Notre démarche considère les personnages avant tout comme des êtres anthropomorphes. Plus loin, nous mettrons en exergue que la douleur est humaine, car lorsqu'un sujet raconte son trauma, il raconte, avant tout, les spasmes de l'Homme.

Nous considérons, de ce fait, que la notion de PTSD devra être plastique, sans pour autant être trop molle. L'étayage de l'ouvrage du DSM revient à la sphère des spécialistes en psychiatrie et aux cliniciens de toutes parts du monde.

3.2. L'exil, un signe hautement révélateur du stress post-traumatique

Par une étude symptomatologique, nous tenons dans ce qui suit à montrer que la décennie noire était un moment décisif pendant lequel se déclencha au sein de l'itinéraire des personnages de notre corpus un traumatisme caustique. Nous allons donc centrer notre focalisation sur l'exil considéré comme le symptôme le plus flagrant qui se manifeste dans le parcours des personnages étudiés.

3.2.1. L'exil, un reflet d'un Moi en difficulté

L'exil psychologique durement vécu par les personnages est un trait commun à leurs itinéraires. Ainsi, il nous a semblé plus pertinent d'éclairer cela en suivant la trajectoire des personnages. Il nous importe de noter que le concept de l'« exil » renvoie ici à deux réalités distinctes : géographique et psychologique.

3.2.2. De l'exil géographique à l'exil psychologique

Nous illustrons le premier niveau de l'exil en disant que la violence contraignit les personnages à quitter leur terre natale. Rappelons de ce fait que tous les personnages ne supportèrent plus l'environnement qui les avait vus déclencher un traumatisme. Le personnage de Rachid Mimouni préférait l'hôpital à la maison familiale. C'est à l'hôpital, allégorie d'une Algérie malade où il passait le plus de son temps. Concernant les autres personnages, nous rappelons qu'ils ont tous quitté leurs demeures pour aller vivre qui en France, à l'image des personnages farésien et adimien qui à l'ouest algérien dans le roman merahien.

De cet exil découle un autre, entendu dans son acception psychologique, qui sera celui d'un isolement du Moi. L'acception la plus profonde de la notion est d'ordre psychologique. Sans négliger les effets du premier niveau de l'exil, notre étude se concentre davantage sur le second type.

Ce choix, nous l'expliquons en deux raisons. En premier lieu, tous les personnages de notre corpus passent par une situation de rupture avec un monde d'avant. En second lieu, l'exil

psychologique met en évidence l'ampleur du traumatisme dans la mesure où il en est l'un des syndromes principaux.

3.2.3. L'exil, une fatalité pour les personnages

L'exil psychologique se reflète sur plusieurs facettes. A commencer par le changement d'un élément fondateur de l'identité : le nom « Ahlan Blesh », et « Boussad » sont respectivement renommés : « Monsieur l'étranger », et « Laswed. »

A cet égard, après avoir suivi des émigrés, mais aussi des exilés atteints des syndromes post-traumatiques, Saglio-Yatzimirsky avance que :

Ces hommes et ces femmes perdent leurs noms, car, dans ce parcours, ils perdent leur parole. Ils sont dépossédés de leur langue pour dire la souffrance [...] Ce sont ceux que l'on ne comprend pas très bien : au mieux ils ont l'air désorientés et souffrants, inspirent pitié ou compassion ; au pire ils ont l'air de fous et provoquent le rejet (Saglio-Yatzimirsky, 2016-2017 : 16).

Si on compare ces résultats à la vie des personnages en question, on remarque exactement les mêmes signes. En effet, « Ahlan Blesh » est renommé par Anna : « Monsieur l'Etranger ». De son côté, « Boussad » fut nommé « Laswed » signifiant : mauvais sort. C'était « Kada » un compagnon de route rencontré à Oran qui lui a donné ce nouveau nom après lui avoir sauvé la vie suite à une agression physique administrée par des malfaiteurs.

Hormis le fait qu'ils avaient changé de nom, à un moment donné de leurs histoires, les trois personnages vivent écartés du monde qui les entoure. En fait, nous voyons en effet que tous les personnages ont été considérés comme des « fous ».

3.2.4. De l'exil à l'errance

Nous retrouvons l'idée de l'errance en suivant le parcours de tous les personnages ici étudiés. Dans une recherche spéculant la différence entre les notions de l'exil et l'errance, Claudio Bolzman (2014) reconnaît la complexité d'établir une distinction irrévocable entre les deux notions. Or, il conclut que l'errance et l'exil sont deux situations de rupture survenues après un moment difficile dans la vie. En ce qui concerne l'errance, Bolzman (2014 : 45) la définit comme une situation résultant d'une rupture sociale ou familiale.

L'exil est défini comme une situation de déplacement après une crise sociale ou des persécutions politiques. Nous rappelons qu'Ahlan Blech, Boussad se sont tous déplacés du lieu qui les a vus naître à un autre lieu d'exil. Les deux premiers ont quitté leurs pays de naissance ; le troisième a quitté sa ville et sa région, à savoir la Kabylie.

3.3. L'exil des personnages

Comme mentionné, les personnages principaux de notre corpus sont tous passés par les dédales de l'exil. Nous revenons ainsi au parcours erratique de chacun d'eux en vue d'éclairer les effets délétères provoqués par la violence qui ravageait l'Algérie pendant plus de dix années.

3.3.1. « Ahlan Blech » dans *L'étrave* (Farès, 2017) : une radioscopie d'une descente en enfer

Le personnage de Nabil Farès dans *L'étrave* (2017) raconte combien la perte de sa langue qui est une rupture avec l'ancien monde, qui est plus complexe, car englobant trois idiomes au minimum, l'induit à aux ténèbres :

Je parle de mes propres ténèbres [...] connaître une malédiction, un vide de langue, une perte de langue, de plusieurs langues, au moins trois, ce que je pense, que je dis d'un seul trait arabe-berbère-hébreu, sans identité de jour, et, avoir pour identité, seule, celle de la nuit. (Farès, 2017 : 125)

Ici, Ahlan Blesh parle de sa naissance pendant « l'Algérie Française ». Vivant alors dans un milieu plutôt francophone, il n'apprend que le français, car il avait fait l'école française. De ce fait, la perte de la langue pour Ahlan Blesh ne s'opère pas au moment où se déclenche un conflit meurtrier, mais bien avant. C'est donc la colonisation, vécue comme un trauma à un certain degré, qui déclenche la perte de sa langue natale composite.

Cependant, nous avons déjà expliqué que Nabil Farès pense la violence dans son acception plénière. Pour lui, tout phénomène reposant sur l'exclusion de l'Autre veut dire la même chose. Illustrons de ce fait que Nabil Farès considère les exactions commises pendant le colonialisme français en Algérie sont comparables à celles perpétrées par l'extrémisme religieux. L'idée fondatrice des deux idéologies réside dans le rejet de l'Autre.

Ainsi, la violence qui ravageait l'Algérie durant la décennie noire, rend difficile une construction identitaire sécurisée. C'est après l'éclatement de ce conflit armé qu'Ahlan Blesh quitte son pays natal rien que pour fuir la mort qui y planait. Les traumatismes de cet événement historique sont si gigantesques qu'« Ahlan Blesh » ne puisse les nommer.

Face au trauma manœuvré par des fanatiques ayant conjugué l'islam dans les temps qui leur conviennent, « Ahlan Blesh » n'arrive pas à s'assumer. Il nous affirme : « ma vie ne m'appartient pas, surtout pas, je ne sais plus rien de toutes ces histoires d'islam tombé, lui aussi, tout comme moi, en morceau ». (Farès, 2017 : 58)

La violence entraîne, de ce fait, une rupture psychologique dans la vie d'Ahlan Blech. A l'image de l'Algérie déchirée par une violence inouïe, « Ahlan Blesh » se trouve lui aussi complètement fracassé.

3.3.2. « Boussad » dans *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) de Youcef Merahi: éclatement d'une vie ou éclatement d'une Algérie ?

Ne pouvant pas continuer le combat intellectuel entrepris par Tahar Djaout - mais aussi par d'autres hommes illuminés tels que Saïd Mekbel - à cause des lettres menaçantes adressées par les bourreaux de son meilleur écrivain, « Boussad », personnage de Youcef Merahi rompt avec son ancien monde où il était professeur de littérature comparée à l'université de Tizi Ouzou, sa ville natale. Après une période d'errance dans les rues d'Alger, une ville où il risquerait d'être reconnu, il prit la fuite vers Oran. Quand ce personnage quitte sa maison, le narrateur nous raconte qu'« il se fuit lui aussi. (Merahi, 2010 : 33)

Dans cette mégalopole de l'ouest algérien, « Boussad », dorénavant nommé « Laswed » mène une vie de vagabondage avant qu'il renaisse de ses cendres grâce à la connaissance d'une jolie femme. Quand la situation sécuritaire se rassérène en Algérie, « Laswed » regagne sa famille et sa ville natale. Or, il découvre que le monde qu'il connaissait avait disparu et qu'un autre monde complètement étrange et étranger était mis en place. C'est ainsi que sa femme et sa belle-famille le repoussent en lui réprimandant la longue absence non justifiée.

Pire encore, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'assassinat de son idole, il déclare à ses étudiants : « Je n'ose même pas penser que je partage le même pays que cette engeance du Malin... (Merahi, 2010 : 9)

Voilà pourquoi, nous avons avancé ci-dessus que le trauma de la violence entraîne l'exil psychologique des personnages. Boussad ne veut plus s'identifier au territoire que fouillent les pieds de ces fanatiques responsables de la mort d'un esprit illuminé.

Comme Aïda, Boussad rompt avec son ancien métier de professeur universitaire. Le narrateur nous fait apprendre que l'enseignant de littérature comparée n'avait plus le cœur à enseigner (Merahi, 2010 : 14)

D'autant plus, depuis l'assassinat de Tahar Djaout, Boussad a carrément changé. C'est ce que lui dit son ami Mouloud : « Tu ne parles plus comme avant [...] Tu négliges ton boulot. Tu te négliges (Merahi, 2010 : 14)

Après avoir reçu une lettre le menaçant de mort, Boussad entre dès lors de plain-pied à l'exil psychologique. D'ailleurs, il intitule le quatrième chapitre de la première partie du roman : L'exil intérieur.

3.3.3. « Kader », dans *La Malédiction* (1993) de Rachid Mimouni : un personnage désorienté dans une Algérie meurtrie

Depuis l'occupation des places publiques d'Alger par les islamistes, « Kader », un personnage principal du roman de Rachid Mimouni *la Malédiction* (1993), se montre déboussolé. Le narrateur nous le dépeint comme étant « perdu dans ses pensées. (Mimouni, 1993 : 187)

Ses émotions sont anesthésiées de par la teneur du traumatisme de la violence qui ravageait le pays. Au milieu de la foule protestataire contre le régime politique alors en place, le narrateur nous raconte l'état oisif de Kader qui « se contentait d'aller là où ses pas le menaient. Rien ne semblait susceptible de l'émouvoir. Kader enviait son détachement ». (Mimouni, 1993 : 189)

Même lorsque Si Morice, un ancien compagnon d'armes de son père, lui apprend qu'il faisait partie des assassins de son père, un ancien maquisard, le jeune médecin n'afficha pas la colère à laquelle on devait s'attendre car il « ne comprenait plus le monde dans lequel il vivait. Devant le déchaînement de ce nouveau mal, il restait désarmé ». (Mimouni, 1993 : 279)

3.3.4. La narratrice de *Des pierres dans ma poche* de Kaouther Adimi (2015) : une perte identitaire

En dépeignant la vie des Algériens pendant les années de sang, la narratrice use d'un vocabulaire qui ne manque pas d'ironie pour relater le traumatisme de la violence. En effet, elle revient à l'année 1996 quand elle avait dix ans. A cette période, sa tante venait de se marier. Pendant ce temps-là sa petite sœur commença à imaginer le type de robes qu'elle porterait le jour de son mariage. En décrivant l'ambiance de la fête de sa tante, la narratrice ajoute :

Les bombes pleuvaient sur Alger. Les rues n'étaient qu'une longue plainte assourdissante. Les transports en commun s'étaient chargés en corbillards. Se marier, faire des projets, donner la vie, tout cela avait encore plus d'importance mais l'époque n'était pas à la fête. Ma tante avait peur. Son mari aussi. Les invités davantage encore. (Adimi, 2015 :103)

La narratrice décrit les répercussions de la violence sur elle-même en disant : « C'est Kaboul dans mon corps. Le Kaboul du début des années 2000. (Adimi, 2015 :103)

Le fait de faire appel à la ville de Kaboul veut dire que la violence et l'extrémisme ont fait que cette fille, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, ait perdu l'éclat du visage et sombré dans le désespoir et la déchirure. La ville de Kaboul, berceau du terrorisme contemporain, sert ici d'allégorie aux dommages provoqués par les actions terroristes.

Se souvenant d'une bombe explosée en face de l'école, la narratrice nous raconte : « La bombe, c'était du bruit, de la frayeur pendant quelques secondes, de l'agitation et enfin, un soulagement. (Adimi, 2015 :77)

Dire qu'une bombe était « un soulagement » témoigne de l'horreur de ce souvenir ineffaçable qu'elle tient quand même à raconter malgré les années.

3. Des mécanismes de défense à la résilience

Sachant que la mémoire ne peut construire une représentation du passé sauf si l'expérience traumatisante est franchie, nous jugeons indispensable d'étudier les mécanismes mis en œuvre par les personnages pour dépasser le trauma afin de pouvoir justement produire un discours sur leur passé traumatique.

Nous considérons qu'en faisant recours aux mécanismes de défense, les personnages dépasseraient l'adversité du trauma des violences endurées.

Nous aiguons ainsi qu'une fois les mécanismes défensifs définis dans DSM-IV (2003 :930) comme étant « des processus psychologiques automatiques qui protègent l'individu de l'anxiété ou de la perception de dangers ou de facteurs de stress internes ou externes. » Nous estimons donc qu'il y a un rapport de complémentarité entre les deux concepts.

C'est d'ailleurs ce que soutient Marquis (2018 : 5) « La souffrance et l'action sont les deux principales conditions d'accès à l'état de résilient. ». D'après cela nous voyons que pour aboutir à un processus de résilience, l'action, entendue ici comme mécanismes défensifs.

Dans la même lignée, Anaut (2015 : 35) soutient que : « l'interrogation du processus résilient en tant que processus psychique trouve des éclairages dans le référentiel psychodynamique, en particulier avec la prise en compte des mécanismes de défense ».

D'après les propos de l'auteure nous confirmons que la résilience est un corrélat des mécanismes de défense. Au surcroît, la résilience permet à la victime du trauma la reprise du développement psychologique. C'est à ce stade-là que le sujet exposé au péril du traumatisme peut être conscient de son passé et en donner ainsi une vision.

En outre, l'ouvrage coordonné par Roland Coutanceau, Jonna Smith et Samuel Lemitre (2012) s'est fixé l'objectif de rapprocher les deux concepts souvent traités séparément. De ce fait, il nous importe d'introduire succinctement la notion de résilience.

3.1. La résilience

Nous entendons dans la présente étude, comme cela fut déjà mentionné, mettre en relief l'idée que la résilience est une situation plus sereine à laquelle aboutit le sujet traumatisé, en activant ses mécanismes de défense. La mise en application de ce concept dans l'étude des romans faisant partie de notre corpus s'inscrit dans la droite ligne des études postcoloniales dans la mesure où ces dernières ambitionnent, entre autres objectifs, à remettre en valeur les productions artistiques dans les pays considérés anciennement comme « minoritaires ».

Expliquons aussitôt notre propos. Le premier usage de la résilience trouve son origine dans le champ psychologique américain. Par résilience, on désignait la capacité du sujet Américain à se rétablir après le traumatisme.

Rappelons en effet que la notion de la résilience a apparu, pour la première fois, dans le domaine de la psychologie avec l'Américaine Emmy Werner. Dans une longue enquête menée auprès des sujets victimes d'un accident environnemental violent à Hawaii, elle s'avère qu'un tiers de ces enfants devenus adultes ne reproduisent pas ce dont ils étaient victimes avec leurs enfants. Ainsi, ils rebondissent après avoir subi une expérience traumatisante.

De ce fait, nous considérons que l'insertion de cette notion dans l'étude des textes francophones confère une image différente de celle que pourraient véhiculer les clichés sur le monde dit « anciennement colonisé ». Rappelons ici que nous sommes partis du constat établi par Nicolas Marquis (2018) qui tentait d'examiner la pertinence du concept dans le milieu francophone européen. Cela rejoint d'ailleurs l'idée de Cyrulnik (2012) qui soutient qu'en psychologie et même en sciences, le raisonnement ne doit plus être cartésien car la même cause ne provoque pas toujours le même effet.

Au lieu des mécanismes de défense, Guedeney et al définit (2015) l'attachement comme un substrat sur lequel se bâtit la résilience. Ce dernier concept est considéré comme un état psychologique dans lequel se trouve le sujet après avoir traversé une expérience. Nous pouvons dire de ce fait que cette nouvelle situation redonne au sujet l'envie de vivre et de se reconstruire.

3.1.2. Les étapes de la résilience

Pour Marie Anaut, la résilience est un processus qui passe par deux phases : confrontation au trauma et reprise néo-développementale. En ce qui concerne la confrontation au trauma, nous précisons que nous l'avons déjà montré ci-dessus. Nous reste maintenant de montrer comment les personnages ont-ils repris un développement normal après une adversité engendrée par la décennie noire.

Signalons tout de même que le processus de résilience ne veut pas dire écarter complètement le passé traumatique de la mémoire, mais plutôt l'intégrer au vécu du sujet qui peut même s'en nourrir pour en faire un travail créatif comme sera illustré à travers l'analyse des personnages.

3.2. La capacité de recours à autrui, un chemin vers la résilience

Le DSM-IV (2003 : 934) définit le processus de la capacité à recours à autrui comme étant « un mécanisme par lequel le sujet répond aux conflits émotionnels ou aux facteurs de stress internes ou externes en se tournant vers les autres pour rechercher de l'aide ou un soutien. Cela suppose un partage des problèmes avec autrui mais n'implique pas de tenir autrui pour responsable de ses problèmes. »

Nous voyons l'effet prémilitaire qu'exerce l'Autre sur le sujet traumatisé pour un néo-développement. En lisant les romans de notre corpus, nous trouvons que le dénominateur commun entre les personnages c'est l'amour qu'ils trouvèrent auprès de l'Autre. Nous allons explorer de ce fait la chaleur humaine grâce à laquelle renaissent les personnages traumatisés.

3.2.1. « Louisa » l'amour qui fait renaître « Kada » dans *La Malédiction* (Mimouni, 1993)

« Kader » qui ne pouvait plus supporter la montée des islamistes rigoristes au sein même de l'hôpital Mustapha d'Alger où il exerçait, trouva dans « Louisa » un refuge confident. En faisant connaissance de cette jeune et belle infirmière, le jeune médecin « avait tout oublié de l'hôpital. »

Auprès d'elle, le jeune médecin trouva toute l'affection dont il était grièvement privé. Ainsi, lorsqu'il fut libéré en instance par le groupe terroriste, Kader trouva dans Louisa la seule source de sécurité. Dans un monologue, Kader s'adresse à Louisa en affirmant : « « Tu m'as révélé à moi-même et je bénis le hasard qui m'as permis de te rencontrer. » (Mimouni, 1993 :259)

3.2.2. La narratrice de *Des pierres dans ma poche* (2015) de Kaouther Adimi à la recherche de soi à travers l'Autre

Tout au long du texte, l'auteure met en scène une narratrice qui essaye à faire face à ses malheurs en se réfugiant dans des personnes auprès desquelles elle trouve de l'affection. Ainsi, nous est raconté qu'à l'âge de douze ans, la narratrice aimait éperdument un enfant

appelé Gabriel. Tous les deux fréquentaient « une petite bibliothèque qui avait résisté aux menaces terroristes » (Adimi, 2015 : 119)

L'amitié avec Gabriel et le lieu où ils passaient le temps ensemble sont deux indices révélateurs de résistance face à l'islamisme. En effet, Gabriel né d'un père algérien et d'une mère française représente un carrefour interculturel, chose qui était fermement prohibé par les terroristes. Au surcroît, la bibliothèque révèle l'attachement des personnages aux lumières des savoirs que voulaient éteindre les extrémistes.

Etant à Paris, loin de chez elle, personne ne manquait à la narratrice comme son amie intime, Amina. Contrairement à sa mère qui représente le modèle de la femme soumise, Amina était un refuge sécurisant pour la narratrice dans la mesure où elle incarne le défi de vivre sans menottes à l'instar d'une jeune génération qui commençait à s'ouvrir au monde extérieur.

Clothilde, une demoiselle âgée de cinquante ans, vivant à la bohémienne, partage le chagrin que traînait la narratrice. Comme la narratrice, Clothilde préférait vivre seule qu'appartenir à un mâle. Son engouement pour l'émancipation se reflète dans le fait de vivre dans la rue. Avec le temps, la narratrice cultivait une relation d'amitié avec Clothilde. Sa manière de voir la vie l'attire beaucoup au point où la narratrice dit « Clothilde, femme de rue, femme d'amour, au fichu rouge, est la lumière de mes matins. » La narratrice, en compagnie de Clothilde, parle de la ville d'Alger qui sortit des ténèbres des années 1990 pour retrouver ses lumières d'antan. Pour apaiser ses douleurs, la narratrice se console l'esprit en écoutant les récits que lui racontait Clothilde de l'amour et des hommes.

C'est Clothilde d'ailleurs qui voulait comprendre les racines des douleurs dont souffre la narratrice. Cette dernière explique : « L'Algérie et ses femmes. Les rêves de mariage. Les féministes, les carriéristes, les belles, les riches, presque toutes ont abandonné la cause ». (Adimi, 2015 :57)

D'après la réponse avancée par la narratrice, nous constatons combien le statut de la femme en Algérie l'intrigue. En effet, les années 1990 ont été ravageuses par rapport à la femme algérienne qui était prise comme un diable qu'il fallait assujettir, sinon anéantir. Cela nous l'avons bien vu dans les autres romans algériens.

L'autre personne chez laquelle, la narratrice trouve confiance c'est bien son amie intime « Amina ». C'est d'ailleurs avec elle que la narratrice se rappelle son enfance et son adolescence marquée par la violence. En se parlant au téléphone, l'une à Alger, l'autre à Paris, elles évoquent « le vacarme des bombes, les hurlements des gens, les mouvements de la foule, la colère des uns, le désespoir des autres, de ceux qui ne sont jamais revenus malgré les promesses et la paix enfin retrouvée ». (Adimi, 2015 :86)

3.2.3. « Rachel » et « Anna » : l'Autre qui fait réconcilier « Ahlan Blech » dans *L'étrave* de Nabil Farès (2017) avec soi-même

Le personnage principal du roman de Nabil Farès, Ahlan Blech, nous donne l'une des meilleurs images où les cultures, d'habitude hostiles, s'embrassent et s'acceptent. Cela apparaît dans la relation très amicale entretenue entre Ahlan Blech, algérien musulman et Rachel, une juive française.

Le malaise est sans doute dû à l'exclusion dont souffre Ahlan Blech, mais aussi ses amis juifs. Pire encore, Ahlan Blech se trouve dans un néant total. Il avoue après que Rachel, ironiquement, lui renvoie l'image qu'on a de lui, qu'il se trouve engouffré dans un

Rien intime, issu d'une naissance de rien, inconnu à moi-même, être sans définition, absurdement, même si celle-ci, ma naissance, pouvait sembler commune à beaucoup d'êtres qui, comme moi, étaient nés là-bas, dans un pays qui n'aurait pas de nom, un là-bas sans œuvres, pays oublié, sans œuvres reconnues, œuvres dont j'aurais pu promener les manifestes utilités, et, plus encore, renommées communes à de nombreux êtres, femmes, hommes, enfants, que l'histoire aurait éloignés de ce qui était insupportable, devenu insupportable pour moi, pour eux, Anna, sa jolie maman, Rachel, Elly, une histoire éloignée des promesses impossibles, des paroles folles, qui rendaient impossible cette existence que je revendiquais pour moi, comme un vœux d'outre-mort, un vœu qui m'éloignerait, me ferait fuir la tuerie, l'enfance, les terres de pensées interdites, terres de soupçons, de méfiances, terres obscures. (Farès, 2017 :59)

La relation amicale entretenue avec Rachel et sa petite fille installe une atmosphère de confiance permettant à Ahlan Blech de prendre conscience et de dénoncer la violence qui est la résultante de la pensée extrême. Par ses origines, à la fois, tunisienne et française mais aussi par le métier qu'elle exerçait à l'université de Villetaneuse, celui de maître de conférences en littérature comparée et psychanalyste, Rachel représente un carrefour de cultures.

En ce qui concerne la présence d'Anna dans la vie d'Ahlan Blech, nous dirons qu'elle est d'une grande valeur dans la mesure où le personnage-narrateur imitait la petite fille qui écrivait des textes à trait littéraire au cours desquelles elle s'interrogeait sur la mémoire des disparus. La petite fille de Rachel invente un personnage qui sera le porte-parole de sa voix interne qu'elle nomme « Elly ». Ahlan Blech invente un autre personnage qui l'accompagne dorénavant et qu'il lui attribue le nom de « Hannibal ».

A travers la création de ce héros fictif, Ahlan Blech extériorise les peines qui le tiraillaient quand il se rappelle « les manifestations de rue, au bas de l'immeubles, dans le quartier, le marché, ces morts dans les rues, nombreux étaient les fossoyeurs d'histoires, de langues, d'odeur, de plaisir, d'enchantement, de de surprise. » (Farès, 2017 :105)

Après s'être indigné contre les tenants de cette idéologie extrémistes, le personnage-narrateur évoque un drame que vivrait un petit village algérien au cours de l'année 1996. Rappelons qu'au cours de cette année, comme cela a déjà été mentionné que plusieurs villages algériens étaient décimés par la rage terroriste. Indirectement, Ahlan Blech présente l'extrémisme religieux comme la cause de qui a eu lieu en Algérie pendant les années 1990.

Le narrateur ajoute que : « durant la décennie dite noire en Algérie, les Algériennes et les Algériens n'osaient plus parler...le français. Croirez-vous que ce que je dis est cause de cette amnésie, d'interdits d'histoire, de mémoire, d'enfance ? » (Farès, 2017 :87)

Par ailleurs, Ahlan Blech arrive non seulement à se situer par rapport au temps et à l'espace mais à mettre en récit les événements survenus pendant les années 1990 en Algérie. Il écrit d'ailleurs : « Mon pays ? Ce pays dont je devrais dire les guerres, les disparitions, les peurs, les exécutions : et, en effet, là, dans ce pays-là, comme auparavant, je tombe, je disparaissais de nouveau dans une guerre civile ». (Farès, 2017 :58)

3.2.4. « Samra » la femme qui fait renaître « Boussad » dans *Et l'ombre assassine la lumière* (2010) de Youcef Merahi

Boussad qui se trouvait sur le point de la déchéance psychologique totale à cause de l'inhumanisme dans lequel baignait l'Algérie, observe une lueur d'espoir dans quelques amis qu'il rencontra lorsque il aura quitté sa maison. D'abord, quand Boussad fait l'escale à Chlef, il fait la connaissance de « H'mida », un contrôleur de train qui le fit monter dans le train menant à Oran et lui donne à manger. La compassion affichée par le contrôleur vis-à-vis du fugitif lui fit penser qu' « il y 'a encore un zeste d'humanité dans ce pays gaulé par la violence. La charité a cours. Les issues ne sont pas toutes fermées. Pourtant H'mida est un Algérien. L'Algérien existe toujours ». (Merahi, 2010 :39)

Nous voyons d'après ces propos que la violence ayant endeuillé l'Algérie témoignait, aux yeux de Boussad de l'effacement complet de l'identité algérienne. Or, la connaissance d'une personne aussi compréhensif et aussi généreux que H'mida apaisa le traumatisme du fugitif. Ce dernier se rendit compte que « L'Algérien existe toujours. ». En d'autres termes, Boussad voulait montrer que l'Algérie, à la base, n'est pas une terre de violence et que les Algériens ne sont pas terroristes. Le terrorisme a donc provoqué une crise identitaire aiguë.

A Oran aussi, Boussad trouve beaucoup de tranquillité auprès de « Kada » et « Vinote ». En outre, Boussad, devenu mendiant dans une place publique à Oran, fait la connaissance d'un jeune bouquiniste appelé « Hamza ». Le narrateur nous apprend qu' « avec l'habitude Hamza s'est révélé être un homme adorable (...) il lui arrive même de lui laisser son étal de bouquins, au moment de jeuner ». (Merahi, 2010 :50)

Cette nouvelle relation amicale va permettre à Boussad de renouer petit à petit son rapport au monde livresque dans lequel il trouvera source d'inspiration et d'apaisement, comme nous le montrerons plus tard dans ce même chapitre. Hamza, de par son métier, est l'une des lueurs de lumière dans une Algérie qui sombrait dans une « décennie noire ».

Le livre, symbole de savoir, fut rageusement combattu par les islamistes fondamentalistes. D'ailleurs, les assassinats dont étaient victimes des écrivains tels que Tahar Djaout, sont l'ultime preuve que les islamistes luttèrent contre les idéaux du savoir. Dans la même lignée d'idées, nous pouvons rappeler d'autres scènes décrites dans : *La Malédiction*, *Des pierres dans ma poche* et *L'étrave* montrant que le savoir et les savants étaient toujours une cible pour les systèmes tyranniques. Dans le premier roman, le narrateur raconte

comment l'université, une institution censée être prometteuses des savoirs et des valeurs humanistes, se transforma en un lieu de culte où on imposa le code des islamistes.

Au cours du deuxième roman, la narratrice se souvient d'une bombe explosée près de l'école. Par ailleurs dans le roman de Nabil Farès, le narrateur glorifie le souvenir de tous les intellectuels victimes de la pensée unique. Ainsi, il remonte aux temps lointains où étaient persécutés des intellectuels comme, Ibn Rochd, Ibn Gabirol, Maïmonide et Ibn Arabi.

Boussad fait la connaissance d'une cliente de Hamza appelée « Samra ». C'est cette dernière qui fait réconcilier Boussad avec lui-même. Samra redonne la vie à Boussad qui succomba sous son charme depuis la première fois qu'il l'aperçut en train d'acheter les livres d'Henri Miller

Samra a pu déceler les énigmes qui se cachaient derrière la physionomie de mendiant qu'avait Boussad. Elle lui dit d'ailleurs : « Tu as gardé... Quelque chose... Dans ton regard. C'est mon sixième sens qui me le dit. Les femmes flairent l'invisible. (Merahi, 2010 :60)

Grâce à Samra, Boussad se retire petit à petit de son exil intérieur et redécouvre la vie et la mondanité. Dans le restaurant où ils déjeunent ensemble pour la première fois, Boussad se rend compte que « toutes ces têtes qui tombent, au nom de Dieu, n'ont pas empêché les Algériens de vivre, d'aimer, de voyager, de rêver, d'être, tout simplement. » (Merahi, 2010 :67)

À partir du moment où Boussad fait la connaissance de Samra, le passé traumatique devient susceptible d'être narrativisé. Cela a commencé d'abord par le retour à la vie normale après une longue période d'errance. Puis, Boussad raconte les premières bribes de son histoire à Samra en disant :

Mon histoire se résume dans le conjonction de divers astres qui me sont contraires. Je suis comme le personnage de Kafka dans « La métamorphose ». Hier j'étais un être social. Aujourd'hui, je me suis transformé en un être marginal. C'est l'histoire de l'homme et du cancrelat. A mon corps défendant, je me suis retrouvé pris dans un typhon qui, de circonvolutions en circonvolutions, m'a rendu plus bas que terre. D'où la manche, la place Garguinta, les haillons, l'errance. Depuis combien de temps ? Je ne saurais le dire. Une éternité ! J'ai tout perdu dans ce séisme terroriste. Tout. Tout. Tout. De ton côté, tu veux faire une souche de bois mort. (Merahi, 2010 :68)

L'apport culminant de l'amour entre Boussad et Samra réside dans le fait que cette dernière le pousse à écrire son histoire. Ainsi, un jour, elle le conseille : « écris ton passé. Dis ton parcours. Ce sera une catharsis pour toi. » (Merahi, 2010 :71)

Lorsque Boussad entreprend l'écriture de ses mémoires, il ressentait les souffrances endurées. En effet, le rappel de son passé tragique lui fait endurer une autre peine aussi affligeante. Or, la présence de Samra à ses côtés lui donne la force de remonter à ses souvenirs traumatisants et surtout de les retracer à travers l'écrit.

L'amour et la confiance qu'il conservait pour son amante l'encouragèrent à rentrer à Tizi. Samra était donc à l'origine d'un néo-développement de Boussad. Elle lui a offert les clés de la résilience en le faisant sentir l'amour et la sécurité dont chaque sujet traumatisé a besoin.

Nous concluons par dire qu'en se réfugiant dans l'Autre, les personnages franchissent l'indicible imposé par le traumatisme et formulent ainsi une autre représentation résiliente vis-à-vis de la violence. Le lien tissé avec l'Autre a permis aux personnages traumatisés par les déchirures délétères de la violence terroriste de transformer l'expérience traumatisante. Et ce, grâce à la représentation de la violence. Nous considérons en effet que le refuge dans l'Autre a permis la verbalisation du trauma.

Ceci-dit que grâce à l'appui de l'Autre, les personnages ont dépassé le traumatisme sans pour autant l'oublier. Dans ce sens, la niche socioaffective construite par les personnages à l'aide de leur environnement sécuritaire leur procura une sorte d'immunité face à l'adversité engendrée par le traumatisme.

Dans la mesure où la décennie noire, d'après le corpus littéraire analysé, était essentiellement provoquée par un fondamentalisme religieux enfermé sur soi-même et complètement hostile à l'Autre, nous pouvons affirmer que les œuvres de fiction ici analysées représentent un instrument de lutte contre le cloisonnement culturel.

D'un autre côté, les textes fictionnels se réapproprient une histoire qui était jusqu'alors irracontable. De ce fait, la littérature algérienne francophone apporte son lot de défis face à la violence qui n'est point un phénomène endogène à une culture précise mais il est plutôt un fait universel qui n'a cessé de remuer l'existence des individus et des collectivités.

Références bibliographiques

- ADIMI K. 2015. *Des pierres dans ma poche*. Seuil.
- APA (AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION). 2003. *DSM-IV-TR [texte imprimé] : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Masson.
- APA (AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION). 2015. *DSM-IV-TR [texte imprimé] : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Masson
- ANAUT M. (2015). « La résilience : évolution des conceptions théoriques et des applications cliniques ». Dans *Recherche en soins infirmiers*, 121, 28-39. <https://doi.org/10.3917/rsi.121.0028>
- BOLZMAN C. 2014. « Exil et errance ». *Pensée plurielle*, 35, 43-52. <https://doi.org/10.3917/pp.035.0043>
- COUNTANCEAU, R. SMITH et J. LEMITRE, S. (dir). (2012). *Trauma et résilience*. Dunod.
- CROCQ L. 2014. *Traumatismes psychologiques, prise en charge des victimes*. Elsevier Masson
- CYRULNIK B. 2012 29 novembre. *Boris Cyrulnik-La mémoire traumatique* [vidéo] Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=rd13inJYbQk&t=69s>
- FARES N. 2017. *L'étrave ou Voyage à travers l'islam*. Barzakh
- HOULLE W et, al. 2017. Trauma et culture : influence des facteurs culturels dans la rencontre traumatique et perspectives psychologiques. Dans *ScienceDirect*. Elsevier Masson. 121-128
- MARQUI N. 2018. La résilience comme attitude face au malheur : succès et usages des ouvrages de Boris Cyrulnik. Dans *Revue de SociologieS, Théories et recherches*, <http://journals.openedition.org/sociologies/6633>.
- MERAHI Y. 2010. *Et l'ombre assassine la lumière*. Casbah
- MIMOUNI R. 1993. *La Malédiction*. Stock
- GUEDENEY, N et GUEDENEY, A . 2015. *L'attachement: approche théorique*. Elsevier Masson.
- SAGLIO-YATZMIRISKY, M. 2016-2017. Temps du trauma, terre de l'asile, dans *Revue de La lettre du Collège de France* 42-43 <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/3816>